LEONE CAETANI †

LA FONCTION DE L'ISLAM

DANS L'ÉVOLUTION DE LA CIVILISATION

EXTRAIT DE "SCIENTIA,,
VOL. XI, 6.ème ANNÉE (1912), XXIII-3



BOLOGNA
NICOLA ZANICHELLI

LONDON WILLIAMS AND NORGATE — PARIS FÉLIX ALCAN — LEIPZIG WILHELM ENGELMANN



Les rapports politiques, économiques et religieux entre l'Europe et l'Asie, entre l'Orient et l'Occident, forment la toile sur laquelle se dessine et se détache la broderie dramatique de l'histoire du monde civilisé. Les guerres entre la Grèce ancienne et l'empire perse, les conquêtes d'Alexandre, l'âge d'or de l'hellénisme mondial, la domination de Rome sur tout le bassin de la Méditerranée et sur l'Asie antérieure, la naissance du christianisme, l'apparition soudaine, catastrophique de l'islamisme, la chute de Constantinople et l'invasion turque en Europe forment autant de pierres milliaires, universellement connues, sur la route du progrès millénaire de l'humanité vers ses lontaines destinées, au sein d'un perpétuel contraste entre les deux civilisations de l'Asie et de l'Europe.

Mais l'ardeur qui a présidé aux recherches, si poussées et si profondes, concernant les véritables causes de tous les phénomènes, — phénomènes de la nature aussi bien que phénomènes de la société, — force le savant d'aujourd'hui à ne point se contenter de connaître les seules formes extérieures, théâtrales et éblouissantes, de l'histoire. Dans les rois, dans les conquérants, dans les prophètes, dans les mouvements migratoires des peuples, dans les courants idéologiques et religieux et dans les passions intenses qui ont causé la victoire et la défaite dans tant de batailles, élevé et ruiné tant d'empires et de civilisations, nous voyons surtout les symptômes extérieurs, matériels, de lois sociologiques obscures et compliquées, qui, pendant les

milliers d'années qui n'ont pas été encore dénombrées et où leur existence s'est affirmée, ont réglé toute l'évolution spirituelle et matérielle des hommes.

Aujourd'hui que les nations européennes dominent sur une si grande partie du monde oriental; aujourd'hui qu'elles se sont partagé les derniers vestiges des empires périmés d'Afrique et d'Asie et que, par suite, les passions impérialistes se sont si vivement allumées en même temps que développés les désirs de possession territoriale; aujourd'hui que, plus que jamais, il est utile, il est urgent de connaître qu'est-ce que c'est que l'Orient, quelle signification possèdent les civilisations asiatiques et quelles lois ont déterminé la genèse de ces civilisations, — l'ignorance de ces lois pourrait être la cause d'erreurs et d'humiliations qui devraient être rachetées tôt ou tard par la perte de trésors et un terrible sacrifice de sang.

Combien cette étude est nécessaire, combien est indispensable une compréhension certaine du monde oriental, c'est ce qui semble suffisamment démontré par les preuves que fournit quotidiennement l'ignorance générale, révélée non seulement par les improvisations ingénues des journalistes, mais même par les aveux de personnes qui ont longtemps vécu en Orient, sans toutefois réussir à pénétrer jusqu'au fond de la conscience des Orientaux. L'année dernière, par exemple, dans la « Nineteenth Century », nous avons lu deux fort beaux articles, l'un de l'historien E. Bevan (août 1911), et l'autre de sir Bampfylde Fuller (novembre 1911), ancien gouverneur d'une province de l'Inde; tous deux étaient intitulés *East and West*, c'est-à-dire *Orient et Occident*. Le premier de ces auteurs a voulu soutenir qu'entre les Orientaux et les Occidentaux il n'existe point de véritable incompatibilité, et que par suite une fusion morale, intellectuelle et religieuse entre eux n'est pas impossible Le second, ayant eu une connaissance plus pratique et directe du monde asiatique, a insisté sur les différences morales qui existent entre Orientaux et Occidentaux et sur la conception profondément dissemblable que ceux-ci et ceux-là ont de la vie. Ces deux écrivains ont cependant ignoré ou plus exactement négligé le coefficient religieux, qui constitue en réalité l'élément fondamental de la différence et de l'incompatibilité entre les Européens chrétiens et les Asiatiques des diverses confessions, mais surtout les Asiatiques musulmans. L'interprétation correcte des phénomènes religieux nous paraît l'objet tout à

fait principal de l'étude dans cette recherche; cette étude peut être même considérée comme la clé de voûte de tout jugement synthétique sur l'Orient, et dès lors comme déterminant le concept qui nécessairement inspirera et dirigera toute initiation, politique ou éducative, de peuples non européens.

En d'autres termes, il s'agit de répondre à diverses questions qui sont singulièrement délicates à définir et difficiles à envisager d'un esprit vraiment serein et impartial; c'est-à-dire que nous devons nous demander: les Orientaux peuvent-ils adopter notre culture, nos institutions et nos conceptions religieuses, juridiques et sociales? Les religions qu'ils professent et les traditions qu'ils gardent jalousement constituent-elles un empêchement à leur développement et à leur progrès moral et matériel? Devons-nous même saper leur culture et y substituer la nôtre? Dans quelle mesure l'action morale de la culture européenne sur les Orientaux est-elle un bien, et dans quelle mesure est-elle pour eux un mal et un péril? Est-ce notre devoir de les transformer en hommes comme nous, de les européaniser, ou ne convient-il pas plutôt de les laisser au contraire comme ils sont et de tenter de les faire progresser en excitant leurs forces naturelles, sans détruire cet « orientalisme », qui a été produit par une millénaire adaptation aux exigences inéluctables de la nature et de la vie?

Ce sont là des problèmes pratiques, immédiats, que l'expansion continuelle de la civilisation moderne a imposés à toutes les nations européennes possédant des sujets orientaux, mais qui n'ont trouvé de solution satisfaisante en aucun lieu ni en aucun temps: tous les gouvernements ont préféré aller de l'avant, empiriquement, à l'aveuglette, sans idées précises, sans objectif clair, distinct et raisonné. Seulement, les Anglais en Égyte et dans l'Inde, — en partie aussi les Hollandais dans leurs possessions du Pacifique, — grâce à une heureuse intuition de sagesse naturelle en matière politique et administrative, ont compris de quelle nature devrait être la solution pratique de ces questions, mais sans pousser à fond la recherche et sans hausser la pratique jusqu'à un système théorique. Il y a peu de mois, de pareils sujets auraient paru aux yeux de bien des gens comme des questions purement académiques pour nous Italiens: mais les événements se sont précipités, et l'Italie, par le décret qui a annexé la Tripolitaine et la Cyrénaïque, a aujourd'hui assumé de fort graves responsabilités

humaines, dont il faut se rendre compte. Dans peu de temps, le Parlement sera appelé à étudier des lois qui serviront à organiser les deux nouvelles provinces africaines et à résoudre des problèmes extrêmement compliqués et difficiles, et dont la solution coûtera beaucoup d'hommes et d'argent, si l'action législative n'est pas inspirée par une connaissance certaine du monde oriental et une appréciation sereine des besoins de nos nouveaux sujets, ou, pour mieux dire, de nos nouveaux concitoyens musulmans.

Ce fait nouveau, d'une importance capitale, est une raison suffisante pour qu'on détermine et qu'on discute brièvement, selon un mode synthétique, les caractéristiques du phénomène oriental, et, d'une façon particulière, celles du phénomène musulman, lequel, pour des raisons que nous éclaircirons bientôt, offre encore des facilités à notre intelligence et se laisse plus commodément atteindre et analyser par nous. Nous pouvons même dire que l'islamisme est l'événement le plus typique, le plus caractéristique dans les rapports entre l'Orient et l'Occident. Sa naissance et sa raison d'être dans l'évolution historique du monde oriental, si on les étudie avec une attention impartiale et sereine, révèlent, mieux que tout autre sujet de recherche, la cause secrète de tant de phénomènes divers et en apparence distincts de l'histoire du passé et des événements contemporains: ils projettent de la lumière sur tout le monde oriental et peuvent avoir une utilité spéciale pour nous autres Italiens dans la nécessité immédiate, je dirais presque impérieuse, d'une nouvelle œuvre législative. Mais même s'il n'en est pas ainsi, n'est-ce pas cependant notre devoir de rappeler, pour en tirer un enseignement, les contacts continus et séculaires que l'Italie a eus avec l'Orient musulman? L'Italie moderne, sortie des luttes épiques du Risorgimento, ne se souvient pour ainsi dire désormais plus du fait que, déjà à la fin du VII[e] siècle, les navires rapides des Califes ravageaient les côtes de la Sicile et retournaient en Afrique avec les calices d'or, les reliquaires gemmés et les candélabres précieux des églises pillées, tandis que dans leur pont, au milieu des nègres qui ramaient sur les bâtiments sarrazins, pleuraient, inconsolées, femmes et jeunes filles, celles-là veuves, celles-ci orphelines, toutes condamnées à ne plus jamais revoir le rivage natal ni les riches terroirs des pentes de l'Etna.

Depuis lors, soit par le commerce, soit par la guerre,

pendant presque treize siècles, l'Italie a eu, avec des vicissitudes variées, des rapports qui n'ont jamais été interrompus avec les fidèles de l'Islam, en tant que patrons, esclaves ou rivaux. La Sicile n'a-t-elle pas été pendant des siècles une province musulmane? Les corsaires africains n'ont-ils pas été le fléau des côtes de la mer Tyrrhénienne et de la mer Égée presque jusqu'à notre époque? Toute la vie politique et commerciale des républiques maritimes d'Italie s'est déroulée en une émulation continuelle, tantôt pacifique et économique, tantôt militaire et belliqueuse, avec les états musulmans le long de côtes méditerranéennes. La théologie de saint Thomas d'Aquin, la médecine de l'École de Salerne, les rudiments des sciences physiques dans les premières universités italiennes et jusqu'aux visions dantesques du monde surnaturel, tout cela est inspiré, nourri de science antique, recueillie, transmise et formulée par les théologiens arabes de Cordoue et de Bagdad, servant un instant de maîtres à l'Europe barbare. Plus tard, l'ardente vie commerciale et politique de nos républiques les amena à nouer des rapports continuels, au moyen d'un contact immédiat, avec le monde musulman. Et dans ces dernières années, l'échange croissant de produits avec l'Orient, les mouvements nationaux en Turquie, les complications marocaines, les possessions coloniales, nos ambitions africaines et les toutes récentes et douloureuses illusions conçues sur les sentiments des populations tripolitaines à notre égard, tous ces faits nous rappellent ou pour le moins devraient à tout bout de champ nous rappeler qu'au-délà d'une côte qui est déjà à nous, existent une civilisation et une religion qui nous restent toujours irréductiblement hostiles et forment une barrière insurmontable de préjugés de races, de haines confessionnelles et de traditions séculaires.

Aujourd'hui l'Italie, en occupant Tripoli et la Cyrénaïque, se trouve de nouveau en contact immédiat, direct avec le cerbère islamique, et les cruels massacres faits de nos frères dans les palmeraies de Sciara-Sciat, dans la journée de 23 octobre 1911, ont été pour les Italiens une douloureuse surprise, mais peut-être aussi un enseignement utile. L'Angleterre, la France, la Russie, en constituant leurs immenses empires au milieu de populations musulmanes, ont acquis une expérience longue et pénible, toute illustrée d'assassinats, d'incendies et d'horribles tragédies. Malgré des efforts généreux, une large

préparation intellectuelle et matérielle et d'incalculables sacrifices de vies et d'argent pendant de longues périodes, toutes elles ont trouvé dans la civilisation et dans les peuples islamiques une résistance irréductible et des forces sociales de rébellion tenace, qu'aucun moyen humain ne pourrait, je ne dis pas rompre, mais même seulement plier.

Pour toutes les nations européennes et aujourd'hui aussi pour l'Italie d'une façon particulière, il importe et c'est pour cela même un véritable devoir, que non seulement les orientalistes et les islamisants, dans leur travail solitaire, mais encore le public et l'âme populaire acquièrent la connaissance de l'origine, de la nature et des causes du singulier phénomène, qui, dans la lueur sinistre des incendies et au milieu des combats, mit en question, il y a environ mille trois cents ans, l'existence même du christianisme et de la culture européenne, et qui tient encore étroitement enchaînée la conscience de 260 millions d'hommes, s'accordant tous en un sentiment unique et vif, l'aversion à l'égard du christianisme et de la civilisation européenne.

Mais il ne suffit pas d'expliquer *comment* a pu survenir la naissance de l'Islam; pour nous Européens, dominateurs ou collaborateurs des peuples musulmans sujets, il y a plus d'utilité directe et d'urgence à savoir *pourquoi* cette confession a pu triompher si bruyamment au VIIe siècle, *pourquoi* elle a chassé victorieusement notre foi et notre civilisation d'Asie et d'Afrique, et *pourquoi* aujourd'hui encore, indomptée et invincible, elle persévère dans une hostilité implacable à notre égard, et, avec ce drapeau, élargit toujours davantage ses frontières dans toutes les parties du monde. Un fait aux proportions si imposantes, qui garde, au bout d'une évolution longue et multiforme, une vie encore intense et tenace, doit avoir des causes fort complexes et lointaines; il doit faire plonger ses racines vitales dans les régions les plus profondes de la conscience orientale et exprimer les sentiments essentiels de cette âme ethnique. Il faut donc que le problème soit pleinement élucidé au moyen de notre analyse, car c'est seulement grâce à une correcte solution de ce problème que nous pourrons arriver, dans un prochain avenir, à diminuer les résistances les plus à craindre et à introduire, sous de bons auspices, un *modus vivendi* harmonieux entre Italiens et musulmans en Tripolitaine.

Par suite du manque de documents et des préjugés en matière de religion et de race, notre jugement sur la foi venue d'Arabie et sur la révolution qu'elle a suscitée dans le développement de la conscience orientale a toujours été erroné et partial. C'est seulement aujourd'hui, où la culture critique moderne aboutit à désagréger lentement et à détruire des préjugés antiques, surannés, de religion et de race, que nous réussissons à entrevoir, parmi les nuages d'un passé désormais aboli, les grandes lignes et les raisons principales de cet effrayant drame musulman, où l'on vit les rapides guerriers d'Arabie, en quelques dizaines d'années, parcourir soudain d'un bout à l'autre en triomphateurs presque tout le monde connu.

La pioche démolisseuse de l'analyse scientifique, impartiale, mais impitoyable, qui s'est attaquée à toutes nos institutions sociales, morales et religieuses, érigées avec peine par les besoins impérieux des générations qui nous ont précédés, — cette pioche attaque maintenant aussi les vénérables institutions de l'Islam, elle en renouvelle la signification et révèle les forces génératrices qui y sont contenues. L'analyse moderne du phénomène islamique en transforme toute la signification intime, telle qu'elle était apparue aux yeux des savants du XIXe siècle, elle en élargit la base et en démêle les origines morales et matérielles, si compliquées, dans toute l'histoire ancienne de l'Asie et des rapports de l'Asie avec l'Europe. La naissance de la nouvelle croyance n'apparaît plus sous l'aspect simplifié où la conçurent nos pères; ce n'est plus la vieille histoire d'un prophète imposteur, qui allume à l'improviste dans l'âme de ses acolytes une flamme religieuse et les lance à la conquête du monde, en les éblouissant par l'illusion de convertir l'humanité au nouveau verbe et de se racheter eux-mêmes, avec l'humanité, tout entière du péché et de l'erreur, en leur promettant de paradisiaques voluptés sensuelles qui les électrisaient en les aveuglant.

Il n'est plus vrai de dire que les bandes musulmanes, excitées par la flamme d'une croyance religieuse, ayant l'illusion d'être l'instrument immédiat de la volonté de Dieu, aient triomphé par la force irrésistible d'un semblable sentiment de leurs ennemis abâtardis et vieillis par une culture millénaire et corrompue.

Tout cela n'est que fables, visions d'autres temps.

La vérité est bien différente, moins dramatique peut-être,

mais beaucoup plus large, complexe, plus gigantesque et surtout moins personnelle: il ne s'agit plus de l'œuvre consciente d'un homme et d'une poignée de guerriers téméraires, mais de l'intégration d'une révolution sociale mondiale, commencée des siècles et des siècles avant Mahomet, grâce à une évolution qui, aujourd'hui encore, est loin d'avoir achevé sa grandiose parabole.

Mahomet, le Coran, l'Islam ont été les incidents déterminants, le revêtement occasionnel d'un des événements les plus compliqués, merveilleux et singuliers de l'histoire humaine, une nouvelle variation sur le thème fondamental de l'histoire du monde, à savoir l'action et la réaction sans fin de l'Orient et de l'Occident, l'échange perpétuel d'idées et de marchandises, d'hommes et de choses, de religions et d'arts, d'expéditions militaires et de conquêtes morales entre l'Asie et l'Europe, entre les deux centres principaux de la civilisation humaine.

Mahomet, le créateur inconscient de l'Islam mondial, n'a pas voulu, n'a pas cru fonder une nouvelle religion: il demandait un retour à la religion préexistante, ou peut-être mieux l'épuration d'une religion qui, selon lui, existait déjà, et il réclama seulement l'abandon de divinités secondaires pour concentrer le culte sur la plus grande, la seule véritable divinité, déjà connue par toute l'Arabie, parce qu'elle était peut-être la plus ancienne de toutes: Allah. Mais la réforme n'avait dans son esprit aucun caractère d'universalité: le prophète n'entrevit jamais la conquête politique ni la conquête morale du genre humain; il ne se fixa pas même comme but de convertir toute l'Arabie, mais il se préoccupa uniquement de lui-même et des siens, c'est-à-dire des hommes de son pays et de son sang, des personnes qu'il connaissait le mieux et qui étaient les plus près de lui. Aux autres, il n'a point songé: on dirait qu'il en a même ignoré l'existence.

Quand Mahomet mourut, en 632, une partie seulement de la péninsule natale obéissait à ses ordres, et l'union de tribus qu'il réalisa dans les deux cités de la Mecque et de Médine était beaucoup plus un principat politique et militaire qu'une communauté religieuse. Les Arabes étaient naturellement irréligieux et ne désiraient point une nouvelle croyance; mais ils reconnurent en Mahomet un homme de génie auquel il était bon d'être soumis. Mahomet mourut sans laisser d'ins-

tructions, sans se soucier de l'avenir de son état, ni de l'avenir de ses doctrines; il ne songea pas même à conserver le texte exact de ses révélations.

Le développement de la communauté musulmane dans les premiers temps qui suivirent la mort de son fondateur fut presque exclusivement politique et militaire, — développement qui rappelle par beaucoup de ses phases l'expansion territoriale et militaire de Rome. La communauté créée par Mahomet, par le fait qu'elle se trouvait la plus puissante en Arabie et dominant au milieu d'une population naturellement guerrière, rapace et inquiète, fut entraînée à la conquête de la péninsule durant le règne du premier Calife. Une fois la conquête terminée, l'union politique et militaire de toute l'Arabie soudainement réalisée, l'unité nationale de tout un peuple doué des plus turbulentes énergies de la vie, telles furent les causes, autrement fatales et inévitables, qui firent que le peuple arabe, déjà assailli par des besoins cruels, désireux de fuir une patrie aride, pauvre et ingrate, se précipita au pillage des richesses de la Perse et de Rome.

Et c'est ainsi que s'opéra, sans avoir été prévue, imaginée par personne, mais grâce à une rencontre naturelle de causes et d'effets, la conquête de l'Asie et de l'Afrique.

Mais dans ce fait même, il n'y aurait eu jusque-là que la répétition fortuite d'une des révolutions politiques, parmi tant d'autres, qui ont bouleversé et ruiné l'Asie depuis l'époque d'Hammurabi à celle de Zénobie et des rois sassanides: un autre empire, plus ou moins long, naissait, et rien de plus. Mais justement ce mystérieux concours de lois, accidentelles ou nécessaires et prédéterminées, qui règlent la vie de tous les êtres sur notre planète, voulut que l'expansion des guerriers arabes coïncidât avec une crise morale profonde des peuples asiatiques et sémitiques, soumis à la même époque à la suprématie de la race aryenne, qui s'était affermie grâce aux institutions politiques de Rome et au christianisme hellénisé de Byzance. Tout l'Orient se trouvait en état de révolte sourde et implacable contre la domination byzantine et désirait s'en délivrer, non seulement au point de vue politique, mais aussi au point de vue moral et religieux.

Ce courant d'idées et de sentiments séparatistes n'était pas de date récente, il n'avait pas été créé par la domination romano-christiano-byzantine, mais on peut dire qu'il existait

depuis un temps immémorial, quoique sous une forme latente et inconsciente. C'est la manifestation de ce contraste moral fort ancien, indestructible, qui a toujours rendu impossible toute union durable de sentiment entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Europe. La séparation a toujours existé et elle est de fort ancienne date, quoiqu'elle n'ait pas été toujours brutale et évidente. Les vicissitudes historiques la mirent pour la première fois en lumière au temps des guerres entre les Grecs et les Perses, au Ve siècle avant l'ère chrétienne, la développèrent de plus en plus avec les conquêtes d'Alexandre le Grand, au IVe siècle, et le règne des Séleucides, lesquels tentèrent la vaine entreprise de fondre l'Orient et l'Occident. Puis, elle alla en s'affirmant graduellement durant l'apogée et la décadence de l'hégémonie hellénistique dans l'Asie antérieure; de sorte qu'elle ne demeura pas limitée au monde sémitique seulement, mais qu'elle s'étendit à tout l'Orient. Ce fut la force morale propulsive qui aboutit à la chute des Séleucides en Asie; ce fut le sentiment plus vif qui put animer le grand Mithridate dans ses guerres inexpiables contre Rome: c'est à la haine de ce prince contre l'Occident qu'est dû l'effroyable massacre de 150.000 Italiens sans armes dans les villes d'Asie Mineure, l'an 88 avant l'ère chrétienne. La même haine antieuropéenne amena les Parthes à combattre la puissance romaine; dans l'Inde, fit surgir les dynasties nationales contre les successeurs d'Alexandre et prit sa forme religieuse dans le boudhisme: le boudhisme, tout en subissant les influences artistiques de la Grèce, expulsa l'hellénisme des vallées de l'Indus et du Gange. En croissant en force et en intensité, le mouvement anti-hellénistique coopéra au recul continu de la civilisation et de l'influence européennes dans l'Asie Centrale, il éleva au pouvoir, en Perse, au IIIe siècle de l'ère chrétienne, la dynastie nationale des Sassanides et ruina la puissance des Arsacides, parce qu'ils étaient eux-mêmes imprégnés d'hellénisme. C'est le même courant irrésistible de réaction orientaliste qui coopéra enfin à la restauration de la religion nationale de l'Iran, le mazdéisme. Par suite de l'intensité accrue de l'aversion anti-européenne, Rome ne pouvait plus suivre l'exemple d'Alexandre le Grand, et encore moins étendre de façon durable ses frontières au-delà de l'Euphrate, là où les populations, déjà remplies de sentiments hostiles contre l'Occident, restèrent toujours plus obstinément réfractaires à la civilisation hellénistique.

La propagande nestorienne, qui porta le verbe chrétien jusqu'au cœur de l'Asie et de la Chine, représente elle-même une aspiration religieuse et un souci d'élévation spirituelle qui se trouvent indépendantes de Byzance et de Rome et même contraires à elles; mais le symbole nestorien n'eut qu'une vie éphémère, parce qu'il n'était pas suffisamment oriental, et il disparut comme une nuée devant la tourmente islamique.

Telle a été la perpétuité et la violence du nationalisme oriental, — mouvement général, qui n'a été inspiré ni dirigé par personne, mais dont l'apparition s'est faite au même temps et inconsciemment dans toute cette partie de l'Asie où les influences européennes s'étaient fait sentir. Certains phénomènes de l'histoire, en raison de leurs caractères de contemporanéité et de ressemblance dans les régions les plus diverses de la terre, révèlent l'existence de lois générales se référant à la psychologie humaine, auxquels ils obéissent tous aveuglément et dont nous n'avons eu jusqu'ici qu'une vague impression. La réaction anti-européenne de l'Asie est un de ces phénomènes, l'un des rares qu'il nous soit donné d'étudier et de comprendre le plus facilement.

Pourtant, le développement de ce contraste vital entre les deux portions du monde civilisé fut compliqué par l'apparition du christianisme, qui constitua une des plus grandes innovations, une des plus grandes révolutions de l'histoire humaine. Il convient de nous arrêter un moment à l'examen de ce phénomène.

Quand, sept siècles environ avant l'Islam, naquit la grande religion asiatique, destinée à dominer le monde, le christianisme de Jésus et de saint Paul, les conditions morales des sociétés civilisées étaient devenues tout à fait exceptionnelles, mûres pour une transformation morale profonde; mais cette transformation s'opéra dans des conditions propres à faire naître une confusion inextricable entre les tendances qui se trouvaient opposées. La religion des peuples occidentaux, au début de l'ère chrétienne, n'avait pas suivi le progrès moral, intellectuel et politique de l'ensemble du monde hellénique et latin, et celui-ci, tourmenté par le sentiment intime de ce déséquilibre intérieur, s'efforçait d'élever le contenu et les manifestations extérieures du sentiment religieux qui l'animait. C'est surtout Rome et l'Italie qui possédaient à ce moment le vif besoin d'une ferveur religieuse et d'une piété mystique, sentiments qui ne

rencontraient plus rien qui les contentât dans les anciens cultes nationaux et dans la religion officielle de l'état romain, au ritualisme positif, sec et intéressé, — religion trop étroitement liée aux petits faits de la vie politique, laquelle est dépouillée de toute chaleur sentimentale. L'Occident, par rapport à l'Orient, se trouvait ainsi dans des conditions d'infériorité religieuse manifeste: ceux qui étaient les maîtres du monde, grâce à leur organisation militaire et politique, et grâce à de hautes qualités morales, étaient, — contradiction foncière étrange, — en état d'infériorité religieuse à l'égard de leurs sujets orientaux, c'est-à-dire de ceux précisément que les solides citoyens de Rome méprisaient le plus. Les Occidentaux, obéissant à une loi sociologique fondamentale, sentirent irrésistiblement le besoin d'élever le contenu de leurs croyances religieuses au niveau de leur civilisation accrue. C'est à ce besoin fort vif que répondit l'Orient avec une exubérante générosité, qui fit que toutes les croyances asiatiques accoururent à la conquête de Rome. Étant donné la supériorité morale, l'intensité du sentiment qui les animait, le caractère émouvant et dramatique des diverses traditions orientales, le triomphe des religions orientales fut grand et rapide. La révolution morale et religieuse, qui prit ensuite le nom de christianisme, était inévitable: ce fut un événement fatal. A satisfaire le besoin moral profond, à combler les lacunes de l'âme parmi les populations occidentales, les religions d'Asie, toutes enflammées par un zèle spirituel, remplies d'une passion intense, entrèrent en concurrence les unes avec les autres; l'Occident fut inondé, submergé par l'Orient religieux, qui conquit l'Europe grâce à la vivacité et à la profondeur de sentiments que l'Occident ignorait encore et sur lesquels il se jeta avec frénésie. Ce fut dans l'histoire romaine, un moment où il sembla que l'union de tous les peuples de l'Asie occidentale et de l'Europe se réalisait, dans une fusion, ou dans un mélange, dans un amalgame, si l'on veut ainsi parler, de religions et de croyances. Rome devint une véritable tour de Babel religieuse: il n'y avait point de culte exotique ou bizarre qui ne trouvât des fidèles prêts à toute extravagance et à tout sacrifice. Sur le trône impérial montèrent des hommes de toutes les races et en grand nombre même des Orientaux, lesquels protégèrent et favorisèrent ces mêmes cultes orientaux que l'ancien Sénat de la Rome républicaine avait jadis interdits et exclus, en infligeant jusqu'à la peine de mort à eurs partisans.



La fusion religieuse fut seulement apparente, et, dans cette mesure, elle fut même d'une brève durée, encore que les cultes orientaux, et parmi ceux-ci principalement la religion persane de Mithra, se soient disséminés, grâce aux garnisons militaires, des rives du Danube aux plaines ensoleillées de l'Andalousie et aux contrées inhospitalières de la Mauritanie. C'est de la fusion des différentes croyances orientales et de leur conjonction intime avec l'âme occidentale, aux besoins de laquelle elles s'adaptèrent facilement, que naquit le christianisme dit catholique, — macédoine hybride et singulière de croyances et de rites primitifs et de conceptions religieuses très élevées, de sublimes enseignements moraux. Cette religion, ayant obtenu de Constantin la consécration officielle et étant devenue souveraine en Occident, prit ainsi une allure et une physionomie particulièrement européennes et revint en triomphatrice en Orient, où elle voulut régner dans le domaine spirituel, de la même façon que l'autorité impériale y régnait déjà dans le domaine politique, économique et administratif.

L'Orient se vit ainsi envahi et opprimé au moyen de ses propres armes; quoique le christianisme, dans son aspect et dans son contenu, — grâce à quoi il revint de l'Occident en Orient, imprégné de logique, de philosophie, de sentiment et de droit occidental, — ne fût plus cette croyance dont l'âme orientale avait besoin, l'Orient dut cependant le subir. Mais à peine le christianisme était-il devenu la religion officielle de l'empire, — institution essentiellement orientale par l'origine, l'essence et les traditions, — que reparut, entre l'Orient et l'Occident, tout voilé et inaperçu qu'il fût, le désaccord moral et spirituel auquel rien ne pouvait désormais plus remédier, parce qu'il se trouvait fondé sur des dissemblances inéluctables de race, de coutumes et de traditions.

D'autres circonstances accidentelles vinrent même aiguiser ce sentiment primordial, instinctif, qui, tout en variant d'intensité, a toujours maintenu nette et irrémédiable la séparation entre le monde asiatique et le monde européen. La main pesante de Rome, implacable pour toute velléité politique qui s'exprimait dans les propres limites de l'empire, avait laissé en Orient, surtout parmi les races sémitiques de l'Asie antérieure, un profond levain de haine contre l'Occident, personnifié dans l'autorité impériale de Rome. Chaque révolte intestine, chaque guerre civile fut la cause de nouvelles et terribles misères et

augmenta toujours davantage l'intensité de l'opposition irréductible entre les maîtres et les sujets.

Une si grande et si constante aversion du monde sémitique contre la Rome aryenne, — qui ressort, par exemple, des Livres Sibyllins, de la littérature apocalyptique et de mille autres documents du temps, — avait fait, dans la première période de lutte, le jeu de la propagande orientale et chrétienne, parce qu'on avait confondu la haine contre Rome avec la haine contre le paganisme hellénique et romain. Mais plus tard, quand le christianisme fut substitué au culte officiel de la Rome républicaine et impériale, alors l'église orthodoxe, défendue par les empereurs, vit converger vers elle ces mêmes animosités, qui avaient été pour elle de précieux auxiliaires lors des dures épreuves de ses débuts sanglants.

C'est alors que surgirent en nombre, âpres, violentes, les doctrines dissidentes, surtout en Asie et en Afrique, — doctrines que l'église, suggestionnée par l'unité politique de l'empire romain et désireuse de réaliser l'unité de foi du genre humain, combattit sans trêve au moyen de sa hiérarchie rigide, odieuse et avide, en les appelant erreurs, schismes et hérésies. L'uniformité absolue n'existe point dans la nature et encore moins dans le monde des phénomènes moraux et sociaux. Ce qu'on désignait par le nom d'hérésies, ce n'étaient en réalité, dans leur essence intime, que des mouvements sociaux inconscients, instinctifs, des efforts aveugles de l'âme orientale pour s'émanciper du joug religieux et sacerdotal de l'église officielle, pour recouvrer, en se détachant et en se distinguant de celle-ci, son ancienne liberté de croyance et les caractéristiques locales, si chères à la sentimentalité primitive, toujours individualiste. L'Occident, personnifié dans l'Église, prétendait faire de la religion une chose unique et universelle, une institution qui, dans sa constitution matérielle, pût représenter l'unité monothéiste qu'elle professait et introduire dans le monde le règne presque direct de Dieu, sur le modèle bureaucratique de l'empire romain. C'est de cette façon que le conflit millénaire entre l'Orient et l'Occident prit dans les premiers siècles de l'ère chrétienne des caractères exclusivement religieux, lesquels obscurcirent l'intelligence des contemporains et cachèrent la véritable nature de la lutte. Dans les prétendues hérésies des Syriens, des Coptes, des Arméniens, des Araméens soumis à la Perse, des Nestoriens et d'autres groupes

moindres, il n'y avait pas tant une conviction profonde dans une vérité différente de la vérité orthodoxe, qu'une nécessité psychologique, inconsciente, irrésistible, de penser et de croire *différemment* des orthodoxes et d'une façon plus *asiatique*. Conçue en ces termes, la lutte devint stérile, irrémédiable et sans issue possible. Les quatres siècles qui suivirent, du IIIe au VIIe, furent une période de martyre moral intense, par quoi les populations de l'Asie, exaspérées, écœurées, avilies, tombèrent dans un état d'inquiétude morale aiguë, c'est-à-dire dans l'état psychologique le plus propice pour développer les germes des grandes révolutions.

Après le triomphe du christianisme, la domination directe de Rome fut suivie par celle de Byzance, qui fut toutefois l'héritière politique de la Rome impériale et maintint, avec des institutions romaines, l'hégémonie de la race et de la civilisation aryano-européenne en Asie: Byzance, en réunissant en elle-même les civilisations de Rome et de la Grèce, continua, avec une persévérance qui arriva jusqu'à la cruauté des persécutions, la tâche d'européaniser les nations asiatiques, parmi lesquelles, en première ligne, toutes les nationalités sémitiques, les Syriens, les Araméens et les Arabes qui peuplaient l'Asie antérieure, ainsi que les autres nationalités plus hétérogènes de l'Égypte et de l'Afrique septentrionale.

L'Orient, souvent même sans s'en rendre compte, a toujours vu un péril pour sa propre individualité spirituelle dans l'influence directe de la civilisation occidentale, soit hellénistique, soit romano-byzantine, soit européo-moderne, avec leurs tendances commerciales, pratiques, dominatrices et rationalistes. Notre culture dissout comme un acide la contexture morale des Asiatiques, elle a principalement une action qui tend à niveler et à égaliser, possède des directions laïques et rationalistes, c'est-à-dire les caractères que l'Orient justement déteste et craint le plus, parce qu'un instinct infaillible lui fait entrevoir dans tout cela sa propre mort morale. C'est pourquoi, grâce à un mouvement spontané de conservation, l'Orient, tout en absorbant de la culture hellénique et occidentale une bonne quantité d'éléments utiles à son développement, et qui pouvaient s'adapter à l'esprit, aux aspirations et aux traditions de l'Asie, ne voulut plus, ne put plus jamais se soumettre à la domination de l'Occident, surtout quand celle-ci prétendit encore être morale et religieuse.

Les concepts de patrie et de race sont étrangers à l'esprit des Orientaux, où prédomine au contraire le sentiment religieux, et dans de telles proportions qu'en Orient la religion renferme tout entière la vie sociale, politique, juridique, littéraire et artistique des populations. Inversement, l'âme occidentale est originellement portée à distinguer du domaine religieux ce qui peut exister et durer sans être nécessairement religieux; c'est qu'il y a en elle une tendance à laïciser: c'est cette tendance qui a porté à la création du droit rationaliste romain et qui est la force procréatrice de l'esprit scientifique, positiviste, des races occidentales. Une Église comme celle de Rome, avec sa hiérarchie grandiose, avec ses prétentions l'hégémonie mondiale et politique, n'est, en réalité, qu'une laïcisation, sous forme coopérative et organique, tandis que, pour l'Oriental, elle doit demeurer dans le domaine du pur sentiment et conserver des caractères purement individualistes. Le désaccord est dès lors par essence perpétuel, sans remède, sans possibilité de conciliation. C'est ce qui explique comment, durant les siècles lugubres du Bas-Empire, l'opposition des Sémites, des Asiatiques et des Africains au gouvernement de Byzance a pu se développer surtout dans le domaine religieux et s'est tournée contre le christianisme orthodoxe, lequel était issu de la mentalité et des sentiments de générations de théologiens remplis de philosophie et imprégnés d'hellénisme décadent.

Les difficultés inextricables et les subtilités dogmatiques et théologiques, auxquelles se complaisait l'esprit hellénique, toujours essentiellement rationaliste, et au milieu desquelles la pensée chrétienne avait perdu sa direction, avaient bouleversé la conscience religieuse de l'Orient, simplificatrice de nature, plus primitive, mais d'une passion bien plus intense, et par là même souvent aussi aveugle et illogique.

En Syrie, en Palestine et en Égypte se développa donc, du IIIe au VIIe siècle, cette série triste, monotone, d'arides luttes religieuses entre l'empire d'Occident et ses suject orientaux, et ce fut un perpétuel et inutile déchirement, un conflit stérile où l'Orient, dépourvu de toute unité morale et de toute conscience de ses vrais besoins spirituels, et en même temps, manquant de tout moyen d'atteindre au moins la liberté morale qui lui était nécessaire, ne put désormais plus se délivrer du joug oppresseur de la hiérarchie ecclésiastique de Byzance.

D'autre part, l'Orient ne put ni ne voulut modifier sa nature, son esprit et ses sentiments, ni se soumettre aux velléités d'uniformité religieuse parfaite que l'Église et les empereurs eurent la folle illusion de vouloir imposer à leurs sujets asiatiques et africains. Les caractéristiques psychologiques d'une population ont autant de difficulté à changer que la couleur de la peau et des cheveux et la conformation du crâne. Aussi, toutes les mesures prises par les empereurs demeurèrent vaines; ils échouérent dans des tentatives aussi obstinément répétées pour abolir les aspirations séparatistes en matière religieuse de leurs sujets orientaux; il ne fut pas possible de modeler à coup de décrets impériaux et de sentences de conciles œcuméniques l'âme des Orientaux selon les formes voulues par le haut clergé chrétien et officiel.

Pendant de longues années, pendant des siècles encore plus longs et misérables, vint alors à s'accumuler en Orient une force immense d'exaspération concentrée contre Byzance et contre l'Occident, laquelle, encore qu'incapable de prendre forme et d'arriver à l'unité de direction, ne cessa point pour cela d'opérer à la fin une rupture morale fort dangereuse pour la paix sociale et l'unité politique de l'état byzantin.

De l'opposition toujours plus vive entre de telles et si grandes forces sociales, il était résulté, au VIIe siècle, un déséquilibre intime de la société civile, analogue à celui qui s'était révélé au début de l'ère chrétienne. Le monde romano-byzantin tomba en pleine décomposition, et il n'y eut personne qui ne s'en doutât. L'Orient se sentit entraîné dans la ruine générale de l'État et de l'Église, et il eut la conscience d'une infériorité morale intime, qui le condamnait à périr avant l'Occident lui-même. Il lui fallait ainsi un symbole, une chose impossible à définir par des mots, ou plutôt une illusion qui lui permît de se garder du démon, et de se maintenir entièrement libre, séparé, distinct, — et dans l'idée de se distinguer l'esprit humain met toujours le sentiment de la supériorité, — du monde et de la conscience de l'Occident.

Dans la période qui va du IVe au VIIe siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'irruption de l'islamisme, la partie de l'Orient la plus voisine de la mer Méditerranée était celle où le contraste psychologique entre les deux civilisations avait pris les caractères les plus frappants, en faisant de l'Asie antérieure, d'une certaine façon, un champ de bataille où com-

battaient les deux tendances opposées. Cette partie du continent asiatique était par suite devenue plus que tout autre mûre et prête pour une grande révolution spirituelle et politique: c'est là que l'âme de la population se trouvait réduit à l'état d'une véritable matière inflammable, prompte à s'enflammer, dès qu'elle aurait été touchée par l'étincelle nécessaire pour mettre le feu à sa masse propre à la combustion, — réaction intime, certes, par laquelle elle tendait inconsciemment et intensément à son propre salut. De son attente passionnée, elle donna une preuve dans l'expansion, dans l'élan si brutalement violent des conquêtes musulmanes.

Dans la terre travaillée de l'âme asiatique, fécondée par d'indicibles souffrances et des rancunes irréductibles, qui se portaient inconsciemment contre les Occidentaux et contre les Aryens, la semence, rude, mais naïve et simpliste de la doctrine prêchée par le prophète d'Arabie vint enfin à tomber.

Au mouvement progressif du sentiment asiatique, c'est l'appel du prédicateur de la Mecque qui arriva à donner, tout à fait par hasard, l'unité et la direction. Ce n'est pas sans doute qu'il annonçât quoi que ce fût de nouveau, puisque ses idées religieuses n'étaient qu'un replâtrage imparfait de conceptions judaïques et chrétiennes, rajeunies, pour l'âme orientale, grâce à un retour aux caractéristiques les plus particulières des plus anciennes croyances de l'Asie. Mahomet eut uniquement et sans le savoir le mérite d'élaguer, de simplifier et de fortifier une croyance qui, dans la dogmatique chrétienne, par suite des tendances rationalistes et philosophiques de l'Occident, s'était perdue dans des nuages de subtilités théologiques et de sophismes abstrus, dépouillés de réalité matérielle et de chaleur religieuse, alors que l'âme asiatique, et surtout l'âme sémitique, aspirait à entrer directement en communication avec Dieu, libérée des gênes et des contradictions de l'Occident, indépendante des tyrannies et des monopoles sacerdotaux. L'Islam donna vie nouvelle et vigueur à tout l'individualisme religieux de l'Orient, rebelle au joug ecclésiastique de Byzance et de Rome, encore plus rigide et dur que le joug civil et militaire de l'empire.

Partout où la foi religieuse est véritablement ressentie, irrésistible est la tendance à vouloir entrer en communion directe avec Dieu sans l'interposition d'intermédiaires. L'église chrétienne, en devenant la religion officielle de l'empire, se

transforma en une grande organisation administrative; en employant un mot moderne fort laid, nous pourrons dire qu'elle se « bureaucratisa », comme l'administration militaire ou financière, c'est-à-dire qu'elle prit les caractères qui sont, en matière religieuse, les plus odieux à l'Oriental: l'abolition de toute espèce de clergé fut l'un des mérites principaux de l'Islam et l'une des raisons de son extraordinaire fortune.

L'Orient n'était pas à la recherches d'une croyance nouvelle: il n'en avait point besoin. Le christianisme même avait été un peu plus qu'un nom nouveau, grâce à quoi l'héritage fort ancien et indestructible du paganisme avait pu prendre un vernis nouveau. Le besoin véritable était celui d'acquérir à nouveau la liberté religieuse et de se détacher de Byzance, de son clergé et de tout l'Occident. Ces deux libérations furent largement possibles grâce à l'Islam, qui, encore qu'il eut modifié certains aspects, certains rites, certaines formes extérieures du culte et donné à chaque chose un nom nouveau, eut surtout la signification d'une émancipation complète, absolue, à l'égard de l'Occident, et garda intacte l'essence même des croyances et des superstitions, qui sont le fond de la conscience orientale dans ses aspirations confuses vers le bien moral et matériel, tel qu'elle le conçoit.

Il s'en est suivi en conséquence une première transformation imprévue du mouvement islamique: la doctrine nouvelle qu'avait conçue son fondateur pour le bien seulement de sa région natale et de ses compatriotes, devint, dans la première phase, par suite des conquêtes dans et hors la péninsule d'Arabie, le symbole moral de l'unité politique, morale et nationale et de la supériorité des Arabes sur les autres nations de la terre. Mais ensuite, avec une rapidité extraordinaire, la seconde transformation, de beaucoup la plus importante, arriva, celle qui devait donner à l'Islam les caractères de fonction historique d'une importance mondiale dans l'évolution de l'humanité.

Les Arabes en effet façonnèrent la nouvelle domination d'après l'idée erronée qu'ils demeureraient toujours les seuls maîtres et les seuls musulmans: tout le reste du monde devait rester perpétuellement dans la condition de sujets et d'infidèles, dont la seule raison d'être serait de fournir aux vainqueurs et maîtres un tribut continu et copieux de richesse. En dehors des Arabes, il n'y aurait aucun musulman, parce qu'en

principe les termes d'arabe et de musulman étaient synonymes: les musulmans, selon les Califes, devaient vivre entièrement aux dépens du monde non-musulman. Les uns devaient jouir de tous les avantages et de tout le pouvoir, les autres devaient se soumettre à toutes les charges et à toutes les obligations. C'est à un semblable système social que les premiers Califes crurent avoir donné une assiette permanente.

Mais il y eut dans le peuple une illusion plus ingénue et plus trompeuse.

Les Arabes, tout en étant pleins de valeur, hardis guerriers et intelligents, étaient des hommes incultes, avides, sensuels et violents; ils savaient peu de chose ou rien, ils se souciaient peu ou nullement de l'Islam, dont ils étaient les défenseurs seulement en tant qu'il était un mouvement nationaliste et une arme de gouvernement. Jaloux de leur propre hégémonie politique et des avantages matériels qui en dérivaient, en outre aveuglés par un orgueil national démesuré, ils ignorèrent parfaitement l'évolution de leurs sujets, indignes, à leurs yeux, des soins et des préoccupations de la race dominante. C'est d'un si grand mépris et d'une si grande indifférence que les vaincus profitèrent pour s'assurer la plus complète des revanches sur les dominateurs, en choisissant une voie tellement inattendue que les Arabes, encore qu'ils en fussent vivement fâchés, ne surent opposer à cet effort aucune résistance sérieuse et se laissèrent presque lâchement opprimer et submerger. Ils n'en comprirent véritablement pas du tout ni la portée, ni la signification, et ils se trouvèrent perdus avant presque d'avoir su que leur pouvoir était en danger.

Ainsi survint ce que personne n'attendait. Puisque les chrétiens de l'Orient, Syriens, Araméens, Coptes et Africains, avaient lutté avec ténacité pendant des siècles contre les Byzantins, contre l'Église romaine et orthodoxe et le mazdéïsme dualiste des rois de Perse, apparemment parce qu'ils voulaient rester fidèles à une conviction religieuse profonde, — il était logique d'en conclure que les mêmes populations auraient aussi résisté avec une opiniâtreté et une constance égales à la nouvelle croyance venue d'Arabie, d'autant plus qu'elle s'inspirait de sentiments fort hostiles aux conceptions fondamentales du christianisme (Trinité, Incarnation, dogme du Fils de Dieu, etc.). C'est justement tout le contraire qui arriva: la résistance irréductible à l'égard des Byzantins occidentaux et des Aryens

sassanides s'évapora sans difficulté devant la religion islamique; les populations assujetties par les Califes de Médine et de Damas, effarées par les étonnants triomphes des milices arabes, inconsciemment séduites par l'esprit islamique en guerre, au nom de l'Orient, contre tout l'Occident, s'approprièrent la religion, la langue et les habitudes de leurs maîtres. Plus adroits que ceux-ci, ils reconnurent dans l'Islam un moyen de devenir les égaux de leurs dominateurs, et de jouir des mêmes avantages qu'eux. Ils sentirent confusément, dans la nouvelle organisation sociale venue du désert arabique, l'expression d'un sentiment politique et religieux plus franchement oriental et entièrement conforme à leur mentalité. Ils eurent enfin, presque instinctivement, la conscience que l'Islam, en raison de son caractère de guerre sans merci contre l'Occident chrétien, avait la signification d'une lutte contre les dogmes incompréhensibles, contre la tyrannie de la hiérarchie ecclésiastique, contre le joug d'ordres monastiques vivant en parasites, contre tout ce qui, dans l'empire hellénistico-aryen, paraissait odieux à l'Orient.

Avec l'Islam, l'Orient redevenait l'Orient véritable, libre et indépendant de la tyrannie de l'Occident; dans l'Islam, il trouvait sa rédemption et son salut. Ainsi, en dépit presque des Arabes eux-mêmes, l'Islam devenait l'instrument au moyen duquel l'Orient, c'est-à-dire les peuples de l'Asie et de l'Afrique soumis par les premiers Califes, retrouvèrent leur équilibre moral et s'émancipèrent du joug d'une civilisation et d'une religion qu'ils avaient en dégoût; devenus de nouveau et complètement *orientaux,* ils arrivaient donc maintenant à se sentir égaux et même victorieusement supérieurs à l'ennemi millénaire, l'Aryen occidental.

La communauté de race, de sentiments, de traditions et l'affinité de langues favorisèrent la transformation de l'Orient dans le sens islamique, et cette transformation s'opéra d'une façon si intense et si rapide que les Arabes eux-mêmes n'eurent point du tout le temps d'en saisir la nature et les périls. Les sujets, en moins d'un siècle, furent fondus avec leurs maîtres, et après un demi-siècle devinrent eux-mêmes les maîtres dans l'empire arabe. Les Sémites chrétiens de l'Asie trouvèrent dans la doctrine de l'Islam, sans doute primitive, imparfaite et même en elle-même illogique et contradictoire, mais simple quant aux dogmes et claire, une croyance plus d'accord avec leur âme religieuse, et, malgré les entraves, surtout d'ordre financier et

politique, qui leur furent apportées par le gouvernement musulman, ils se jetèrent dans les bras de la nouvelle religion, abandonnant spontanément, avec un sentiment pour ainsi dire de soulagement, les subtilités troublantes et nuageuses de la dogmatique chrétienne.

Par ces mots, nous n'entendons point d'ailleurs formuler un jugement de comparaison, mais nous constatons uniquement un fait. Tout jugement sur la valeur relative des religions humaines est non seulement odieux et injuste, mais par lui-même erroné. Chaque peuple met dans sa propre religion toute son âme, et il se la façonne, comme il lui convient et comme il lui plaît le mieux. Les Chrétiens d'Orient se donnèrent à l'Islam, parce qu'ils comprenaient mieux l'Islam que le christianisme, parce que l'Islam était plus oriental et répondait mieux aux exigences de leur conscience. Leur conversion fut un mouvement libre, naturel, dépassant n'importe quelle volonté individuelle, n'importe quel calcul réfléchi; ce fut un véritable mouvement social, grâce à quoi la conversion prit dès les premiers temps un caractère de précipitation presque, atteignant des proportions imprévues et produisant des conséquences incalculables. De même que l'Islam apparut en accusant les Hébreux d'incrédulité et en niant les dogmes fondamentaux du christianisme, la divinité de Jésus, la Trinité et ainsi de suite, la raison d'être même de la nouvelle croyance fut justement de combattre l'Occident et sa religion. A toutes les religions préexistantes d'Asie, il manquait explicitement le caractère d'opposition directe et combattive qui était au contraire un élément essentiel de l'Islam. Ce fut la raison pour laquelle entre l'Orient et l'Occident s'ouvrit alors un abîme moral, qui n'avait pas auparavant existé, et qui fixa désormais de part et d'autre, et pour toujours, même en ce qui touche les apparences extérieures, ce contraste et cette incompatibilité foncière qui d'abord avaient été seuls ressentis et qu'il ne sera désormais peut-être plus possible de supprimer.

Pour les populations agitées de l'Asie antérieure, si intensément religieuses, la nouvelle doctrine ne servit point à s'emparer, en grande masse, des richesses de la terre et des joies de la vie, mais elle fut accueillie parce qu'elle sembla offrir à l'esprit asiatique, à la grande tendance anti-aryenne, anti-européenne cette expansion immédiate, cette unité de direction qui leur faisaient auparavant défaut et auxquels l'Asie

aspirait inconsciemment. Les Asiatiques devinrent sincèrement, ardemment musulmans, beaucoup plus que les Arabes eux-mêmes, restés au fond du cœur païens et jouisseurs, et les milliers de nouveaux prosélytes introduisirent dans l'Islam tout ce qui était le plus cher à l'Orient: en haine de l'ennemi ancien, ils infusèrent dans la nouvelle religion ce même fanatisme qu'ils avaient reçu des doctrines des croyances antiques, — fanatisme surtout antichrétien et antieuropéen, qui a trop marqué l'histoire de l'Islam dans ses longues et souvent sanglantes vicissitudes.

En d'autres termes, l'Islam, et point par la volonté de son Prophète, mais contre les désirs et les intérêts de ses premiers partisans, par suite de circonstances et de raisons que personne ne prévoyait et que tout le monde ignorait, — l'Islam devint l'expression tangible, l'instrument tout puissant de la grande révolution ou réaction antieuropéenne dans la conscience asiatique, laquelle mit dans l'Islam tout ce qui lui était le plus propre et le plus cher, tout ce qui devait par là-même plus nettement la séparer de l'Occident.

***

C'est grâce aux effets de cette évolution graduelle que l'Islam fut dans le passé et sera toujours pour l'avenir l'adversaire inévitable de la civilisation occidentale; c'est cela qui a été sa première raison d'être, c'est cet esprit qui a profondément imprégné les peuples asiatiques, c'est cela qui sera son destin, sa mission naturelle dans un avenir incalculablement long et lointain. Dans le monde civilisé d'Europe, le catholicisme et le protestantisme, d'abord ennemis si ardents, ont pu enfin de nos jours déposer les armes, et ainsi les pleuples occidentaux ont consacré à d'autres batailles plus nobles les énergies immenses dont ils disposent. Dans notre civilisation, si essentiellement nationaliste et tellement disposée à tout laïciser, la religion a cessé, à l'heure présente, d'être la préoccupation principale des hommes: beaucoup vivent et besognent sans même se soucier des religions officielles. En Orient, tout cela ne pourrait se concevoir, tout cela est impossible, parce que la religion, pour les Orientaux, embrasse et résume toute leur vie, parce que, dans son sentiment vif de fidélité à l'égard de la foi professée, la société musulmane reconnaît instincti-

vement le seul soutien moral qui soit sûr et la plus solide force de cohésion et de solidarité sociale. La seule foi possible pour beaucoup de générations, présentes et à venir, de peuples de l'Asie et de l'Afrique est la religion islamique, laquelle consolide et consacre, pour ainsi dire à perpétuité, le grand divorce entre les deux plus célèbres familles de l'humanité.

L'Islam, en raison des conditions de sa genèse et des fonctions historiques de sa longue évolution, est donc destiné à rester, tant qu'il sera en vie, la barrière pour longtemps infranchissable, le bouclier défensif que l'Orient opposera toujours à l'avancée agressive de notre culture.

S'il a par là même servi à libérer au point de vue politique et religieux une partie opprimée de genre humain, il a assumé rapidement, et avec le cours des siècles il a accentué davantage les fonctions de conservation et de défense de l'âme orientale contre la dissolution, contre la mort morale de celle-ci, — mort dont les germes se trouvent renfermés dans le sein de la civilisation européenne.

De même que l'homme, par l'effet d'une loi naturelle, possède le sentiment vif et ressent le besoin de sa propre conservation, de même que, dans toute espèce animale, les forces qui tendent à conserver les caractéristiques distinctives en harmonie avec tout ce qui encadre les êtres vivants sont également puissantes et efficaces, ainsi, par une vertu inconsciente, toutes les diverses espèces humaines éprouvent en elles-mêmes la nécessité de maintenir aussi dans le domaine moral et spirituel ce qui les distingue des autres.

L'histoire enseigne que les races, dans le sens qu'on voulait autrefois qu'elles eussent, n'existent point, parce qu'aucune lignée humaine n'est restée pure de tout mélange avec d'autres familles de l'humanité. Tous les peuples sont l'ultime résultat d'un nombre incalculable de croisements et de fusions, répétés sans interruption dans notre millénaire évolution. D'autre part, le climat, la configuration géographique, les coutumes, les traditions, les nécessités de la lutte pour la vie qui semblent enracinées dans le sol des diverses terres habitées et qui sont toujours différentes dans chacune, tout cela s'impose à tout homme qui y demeure et, quelqu'elle soit, la race qui y immigre tombe sous la discipline naturelle de l'habitat: personne ne peut se soustraire à elle, et de même que l'eau polit et patine le dur granit lui-même, de même aussi les mystérieuses

et innombrables forces de la nature, fixées dans les lieux, tendent à reproduire toujours un type seul, que nous appelons « race », mais qui est surtout la résultante du processus d'adaptation physiologique d'un groupe humain à l'action de toutes les forces locales.

Cet état physiologique se fond, dans l'évolution de la culture, avec toutes les manifestations morales de l'homme, — langue, coutumes, art, religion, et tout ce qui s'y rapporte, — pour constituer un ensemble indissoluble. A mesure que progresse la civilisation, grâce à des contacts plus nombreux et plus répétés avec les autres variétés du genre humain, les diverses familles locales deviennent toujours davantage jalouses de rester distinctes des autres, et, plus que jamais, elles tendent à maintenir les différences ethniques, en tant que raisons essentielles de vie. C'est la nature qui veut conserver le précieux résultat d'adaptations millénaires.

L'Europe moderne fournit de ce fait une preuve éclatante: la civilisation avancée, tout en mettant fin à tant de guerres, a ruiné les utopies unitaires du moyen-âge, lequel aspirait à une foi unique et à un empire unique, elle a développé dans toutes les nations la conscience de leur diversité et a donné naissance aux tendances nationalistes, en enflammant les passions, en suscitant les idéaux de l'irrédentisme, du pangermanisme, du panslavisme et des autres nationalités européennes: les complications intérieures de l'empire d'Autriche-Hongrie, les complications internationales des Balkans et de l'Asie-Mineure sont assez connues pour n'exiger pas de longs commentaires.

De semblables énergies de conservation, que nous reconnaissons jusque dans notre pays, non seulement dans notre parti nationaliste naissant, mais surtout dans les jalousies et les récriminations régionales et locales, sont bien les courants naturels au moyen desquels les tendances ataviques pour le maintien de l'espèce luttent instinctivement contre l'internationalisme ou le cosmopolitisme de notre civilisation capitaliste, commerciale, prolétarienne, industrielle et scientifique.

Le progrès de la culture affine et développe le sentiment de l'individualité propre, qui se distingue de celle d'autrui. Ce sentiment plus fin, propre à l'individu, devient un phénomène social grâce à la diffusion de l'instruction, et coopère au processus d'évolution générale, qui tend à une différencia-

tion toujours plus grande dans l'activité et dans la division du travail, tant intellectuel que matériel, qui est la loi universelle du monde. Cette loi peut être discernée dans le développement des industries, des commerces et des différentes activités humaines, soit individuelles, soit sociales, et se fait voir de façon étonnante dans les merveilleux mécanismes anatomiques, par quoi les organismes vivants se sont adaptés à la variété infinie des conditions de la vie.

Dans l'Europe du XXe siècle, continent moderne par excellence, les passions particularistes, — par suite de la décroissance de la foi religieuse, de la diminution des tendances ecclésiastiques dans l'esprit et de la naissance d'autres grands intérêts sociaux et économiques, — ont pris un caractère principalement politique et économique et, en général, pacifique. A des époques plus reculées et de culture inférieure, le mouvement assuma toujours des formes ou des aspects religieux et des caractères de violence et d'agressivité.

En Asie, lorsque Mahomet vivait, la raison politique était ignorée; c'est la raison religieuse qui dominait seulement. Une religion, le christianisme, était l'arme de pénétration de l'Occident, c'est-à-dire le coefficient d'épuisement de l'orientalisme: une autre religion seule pouvait le combattre. Et cette religion ne put être que l'Islam, lequel ajoutait à son origine orientale la splendeur éblouissante, fascinante du plus grand triomphe militaire et politique que l'histoire de l'Asie ait jamais rappelé.

Dans la conscience complexe et trouble des masses ignorantes, acéphales, brutes de l'humanité, vient à se former, au cours des générations et des siècles, au bout de longues périodes, une espèce de déséquilibre sentimental constant, dont l'existence n'est tout d'abord sentie que confusément et inconsciemment. Manquant de tout moyen de s'exprimer, de tout mode de se résoudre, le déséquilibre entre les faits et les sentiments, entre la réalité et les aspirations, reste longtemps ignoré ou incompris, et c'est une cause perpétuelle de gêne sans remède apparent. Puis vient un temps où un homme, une classe ou une nation, sans le savoir, à la suite de mille et mille efforts et autant d'échecs de leurs prédécesseurs inconnus, arrive au but, en inventant la formule cherchée; alors, l'étincelle jaillit et les cataclysmes surviennent. Grâce à la rupture inattendue de l'équilibre, les forces potentielles accumu-

lées, mais inertes, se transforment en énergies agissantes, qui se manifestent, d'ordinaire, avec une violence catastrophique. Ainsi que saint Paul a donné son expression et son impulsion au christianisme universel, comme Luther pour la Réforme, ainsi que la petite bourgeoisie française du XVIIIe siècle a étonné l'Europe avec la grande Révolution, ainsi que l'Italie du XXe siècle a voulu la conquête de la Tripolitaine, de même onze siècles auparavant, les Arabes unis de Mahomet ont libéré l'Orient de la domination européenne.

*
* *

Lorsqu'on considère dans le phénomène islamique son aspect spécial d'instrument nécessaire de différenciation, de conservation et de défense de l'Orient contre l'Occident, la question suivante se pose d'elle-même: Cette fonction est-elle permanente? Y a-t-il un moyen, y a-t-il une raison de prévoir que la civilisation européenne puisse transformer et élever l'Orient? Ou devons-nous perpétuellement avoir devant nous la muraille de bronze d'une religion et d'une civilisation irréductibles et pour toujours incapables de s'adapter aux nôtres?

Tout en renonçant à toute tentative de lire dans l'avenir, nous avons l'obligation de répondre que les symptômes actuels sont bien contraires à la fusion rêvée. Lorsque ce qui a pu sembler possible aux Séleucides a échoué, alors que le monde entier était païen et possédait des traits uniformes aujourd'hui disparus, quand, des deux côtés, on tenta de réaliser cette fusion, aujourd'hui, cette fusion est plus que jamais difficile, parce que le processus d'évolution de l'histoire a créé une différenciation morale toujours plus grande entre l'Orient et l'Occident. Ainsi, il est arrivé que, d'une part, nous avons 260 millions d'hommes dévoués à une foi primitive qui s'est montrée en état d'opposition consciente contre l'Occident, et, d'autre part, nous avons la civilisation européenne, qui a accompli un progrès vertigineux, justement dans le sens laïque et rationaliste, c'est-à-dire dans celui qui est le plus contraire à l'esprit oriental. Tout accord intime est donc pour l'instant impossible, et les faits observés donnent à penser qu'il en doit rester également ainsi dans l'avenir.

Aujourd'hui, se prépare en Orient une crise qui ne sera pas beaucoup différente de celle qui prépara le triomphe de

l'Islam, et certainement plus aiguë et plus vaste que celle qui, dans un passé qui est plus voisin de nous, en réaction aux grands mouvements hostiles du monde chrétien et de l'Europe en général, produisit, aux XIIe, XVIe et XIXe siècles, le réveil et l'exaltation de la conscience orientale, spécialement de la conscience islamique. Les peuples asiatiques, qui ont été humiliés par la puissance irrésistible des États européens, continuellement opprimés par nos énergies dominatrices et tyranniques, offensés par l'indifférence méprisante avec laquelle nous traitions leur culture morale et religieuse, jaloux de la richesse sans bornes que nous possédions collectivement, accumulent une réserve immense de haine, un désir insatiable de revanche, qui constitue une grave menace d'orages politiques. Et les symptômes abondent: ils nous ont été offerts par le nationalisme des Jeunes Turcs, des Égyptiens, des Persans et des Arabes; par le panislamisme, ou ensemble de tendances unitaires qui cherchent à faire des 260 millions de musulmans une unité politique comme ils sont déjà une unité religieuse; et, finalement, par l'activité incroyablement alerte, souvent bienfaitrice et civilisatrice, mais toujours intolérante et fanatique, des innombrables confraternités et ordres religieux musulmans. Le mouvement anti-européen s'est étendu même au delà des frontières de l'islamisme, dans l'Inde et parmi les Indous, et même jusque parmi les Japonais et les Chinois. Tous les mouvements insurrectionnels, dans le Céleste Empire, depuis celui de Boxers, où se distinguèrent les soldats musulmans de Tung-fu-hsiang, en 1900, jusqu'au mouvement républicain actuel, qui a ruiné la dynastie mandchoue, sont, par les origines et les sentiments, anti-européens et proviennent directement de notre action envahissante.

Dans le flux et le reflux perpétuel entre l'Europe et l'Asie, l'Europe, par sa civilisation, ses capitaux, son influence politique et morale, due justement aux moyens militaires immenses dont elle dispose, pénètre aujourd'hui partout en Asie, y introduit ses systèmes administratifs et éducatifs, ses idées, ses marchandises, ses plaisirs corrupteurs, son industrialisme égoïste et avide de lucre, ses maladies et ses vices; chaque jour, elle offense et piétine les sentiments des populations, qui voient toutes leurs plus chères caractéristiques entamées par l'acide dissolvant de notre culture et ressentent, grâce à une intuition instinctive, le péril d'être réduites en une masse hu-

maine, toute uniforme, propre à produire de la richesse pour les nations plus puissantes d'au-delà des mers.

Chemins de fer, hôtels, lignes de navigation, téléphones, télégraphes, écoles, routes, systèmes scientifiques de transformation agricole, uniformité d'organisation militaire et maritime, établissements industriels, accords internationaux en matière d'hygiène sociale, et surtout l'arme irrésistible du capital et du bien-être économique menace d'abolir toute caractéristique, toute distinction nationale et de mettre toujours et partout de côté les éléments religieux, — jusqu'à l'horrible mode anti-esthétique de s'habiller à l'européenne, qui tend à devenir universelle.

Notre civilisation en Orient, avec sa direction positiviste, rationnelle, que déterminent surtout des préoccupations économiques, en ignorant volontairement toutes les questions religieuses, produit un désordre moral profond, qui a des conséquences morales très graves. Le croisé du moyen-âge est venu en Orient pour abattre avec son épée la foi de Mahomet et assurer le triomphe de la foi chrétienne. Le croisé moderne, qu'il soit commis voyageur ou spéculateur pour les mines, les concessions, les fournitures militaires ou les terrains de construction, ne se soucie point de l'Islam; il l'ignore presque autant qu'il néglige sa propre religion.

Au contact de cette nouvelle tendance matérialiste, les Orientaux, toujours essentiellement religieux, restent troublés jusqu'au fond de leur esprit: ils se gardent bien de se faire chrétiens, parce que leur répugnance à l'égard du christianisme européen, tel qu'il se trouve réduit par les circonstances morales du XXe siècle, reste trop sincère et trop profonde, et ils continuent d'être plus attachés que jamais à leur propre religion traditionnelle. Mais si certains, en petit nombre encore, s'adaptent à l'européanisation, alors se développe en eux-mêmes un phénomène, qui est socialement fatal en Orient: ils deviennent athées ou areligieux. Notre civilisation ne crée rien ou ne crée qu'un petit nombre de choses qui soient socialement utiles pour l'âme orientale, elle semble même la pourrir, la vider de son contenu moral; elle détruit les dernières illusions consolantes de la foi héréditaire et semble la pousser vers l'anarchie: elle a des effets analogues à ceux que l'alcool, le tabac et les abus vénériens ont sur les organismes trop jeunes et trop ardents.

Mais un Orient sans religion serait comme un Occident sans loi: il serait mort. Aujourd'hui, instinctivement, en considérant le péril qu'il court d'être moralement anéanti, l'Orient cherche une voie de salut; mais aveugle, perplexe, divisé, pauvre et ignorant, il tâtonne dans l'obscurité et accumule erreur sur erreur.

Au VII[e] siècle, l'Occident opprimait l'Orient avec une religion: l'église orthodoxe hiérarchiquement constituée. Alors l'Orient chercha le salut dans une autre religion et le trouva, en faisant de cette religion justement une religion possédant peu de dogmes, sans prêtres, sans hiérarchie et sans ordres monastiques. Il fut alors facile pour l'Orient, si religieux de sentiment, de s'émanciper, de se bercer de l'illusion d'une absolue supériorité, qui consistait dans la possession de la vérité suprême par la grâce d'une révélation spéciale.

Aujourd'hui, les conditions de la lutte sont essentiellement différentes: ce n'est plus une lutte de religions, mais d'intérêts économiques et de principes sociaux, vides de religion, au sens antique du terme; l'Orient l'a si bien compris, que les mouvements nationalistes des populations asiatiques, en trouvant instinctivement la suggestion de la défense dans la nature de l'arme ennemie, ont des vues surtout politiques et économiques. Nous avons fait naître dans leur esprit le sentiment, — juste, au fond, — que notre supériorité provient de notre richesse, du développement du commerce et de la bonté des organisations politiques et des principes démocratiques. Dans leur esprit est née la conviction que les parlements et les corps électoraux sont la panacée de tous les maux, la source de tous les biens: c'est dans les vains mots de « liberté » et de « constitution » que l'Orient progressiste a déposé toutes ses aspirations confuses et troubles. C'est de là que proviennent les boycottages en Chine, dans l'Inde et en Turquie et les prétendus mouvements constitutionnels dans les nations asiatiques.

Elles veulent nous vaincre avec nos armes mêmes! Vaine illusion!

Dans les boycottages, étant donné la puissance économique énorme des races européennes, les perdants finissent toujours par être les Orientaux, lesquels achètent la même marchandise, à un prix plus élevé, à quelque autre intermédiaire. Dans le domaine politique, leur infériorité apparaît encore plus grande et plus évidente. Les logomachies arides et stériles des assem-

blées nationales ne sont pour l'Orient que des foyers de haines, des causes de guerres civiles et de massacres. Le parlement turc et le « Maglis » persan nous en présentent une preuve lumineuse. Comment est-il possible de légiférer avec des assemblées législatives et un régime parlementaire auxquels prennent part, en possession de droits égaux, musulmans et chrétiens, là où une « révélation divine » a fixé les bases du droit toutes pour l'avantage exclusif des musulmans? En Orient, étant donné les conditions morales des populations, la raison religieuse doit prédominer sur toutes les autres, aujourd'hui comme il y a treize cents ans. La fonction historique des religions asiatiques, parmi lesquelles l'Islam est en première ligne, existe aujourd'hui avec la même vitalité intense au moyen de laquelle le monde musulman, bien que déchiré par des discordes politiques, repoussa victorieusement la grande menace des Croisades, aux XIe et XIIe siècles.

En Occident, les antiques religions traditionnelles ont perdu beaucoup plus qu'on ne croit de leur pouvoir sur les âmes; mais en Orient, l'Islam non seulement maintient, mais encore étend son empire et accumule secrètement des réserves terribles de passion antieuropéenne, qui, un jour, lorsque le temps sera venu, devront apparaître, prendre forme et se constituer peut-être comme une action collective de résistance et de conservation.

Nous n'avons pas à nous occuper du rêve humain, toujours vain, de vouloir rechercher et prédire, même vaguement, quand et comment, dans beaucoup d'années, les peuples orientaux retrouveront dans l'Islam, ou dans quelque prolongement nouveau de l'Islam, cette unité de sentiments et cette vigueur morale qui leur est nécessaire pour ne pas périr de notre civilisation, pour rester de bons Orientaux et ne point devenir de mauvais Européens. Le mouvement panislamique, tout faible qu'il soit jusqu'à maintenant, incertain, sans direction et sans but précis, a, pour l'historien et le sociologue, le mérite d'être le premier symptôme unitaire de la tendance défensive de la société orientale, la première manifestation moderne de la grande loi de conservation, par l'effet de laquelle l'Islam mondial naquit, il y a onze siècles.

A faire surgir la crise islamique du VIIe siècle mille ans environ d'hégémonie hellénistique concoururent, et une si grande lenteur est due à la torpeur plus accentuée de l'humanité peu

évoluée, et en partie encore barbare. Le mouvement panislamique moderne compte quelques dizaines d'années, mais à supposé que les événements et les transformations se succèdent avec une rapidité vertigineuse, il serait risqué de faire la moindre prévision touchant la durée qu'il lui faudra pour aboutir et la possibilité même qu'il se transforme jamais en un mouvement collectif d'action.

Si l'on reconnaît la justesse des considérations précédentes et le droit naturel qu'a le monde oriental de conserver ses caractéristiques traditionnelles, de progresser dans les limites et selon les modes le plus d'accord avec ses sentiments, alors apparaîtront avec clarté et évidence la difficulté et la délicatesse de l'œuvre des nations européennes, qui ont des intérêts directs dans le monde oriental et qui, pour d'autres raisons humanitaires, veulent élever les populations qui sont leurs sujettes. Un système d'éducation laïque qui tend à européaniser les Orientaux, comme, par exemple, les Américains l'ont tenté dans les Iles Philippines, est sûrement destiné à échouer et à produire une anarchie morale, avec des dommages énormes pour les nations soumises. Il faut ou bien développer leur culture, en stimulant et en fortifiant les traditions, les tendances et les forces éducatives locales, et ainsi favoriser dans tous les domaines leur évolution religieuse; ou bien les laisser dans les ténèbres intellectuelles où elles se trouvent, de façon que leur régénération se produise grâce aux forces propres à chaque peuple et sans accélération artificielle. En Orient, on devrait bannir tant les missions chrétiennes, qui ont directement pour but de convertir, que les écoles laïques, qui ignorent et froissent les croyances asiatiques. Nos frères asiatiques doivent devenir de bons Orientaux et non pas imiter et singer une civilisation qu'ils ne peuvent s'assimiler.

Parmi les forces morales et passionnelles qui luttent, en Orient, contre la culture européenne, l'Islam, en raison de sa vigueur interne et de son esprit combattif, se dresse comme un géant: puisque ce serait une folie que de vouloir songer à l'abattre, puisqu' il est le produit de la nécessité morale la plus intime de centaines de millions de consciences humaines, et puisque sa fonction historique et sociale aura encore une très longue vie, qu'on abandonne toute conception, apparente ou voilée, d'hostilité à son égard; qu'on tente au moins l'autre méthode, la seule rationnelle et scientifique. Qu'on

favorise, qu'on fortifie son développement interne, qu'on donne libre jeu aux nombreux courants d'évolution qu'il cache en lui-même et qui devront agir dans un sens conforme aux véritables intérêts des nations islamiques. Notre besogne de civilisation la plus élevée sera de démontrer à l'Orient que sa culture peut fleurir à côté de la nôtre en pleine liberté, en pleine sécurité, en bénéficiant de notre part de vrais sentiments de sympathie. C'est seulement de cette façon que la crise, quand elle arrivera, pourra se développer pacifiquement et légalement, pour la plus grande utilité collective de tout le genre humain.

Nous Européens, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas vouloir la destruction de l'Orient: l'Orient a droit, par les raisons les plus sacrées de la justice humaine, à sa vie propre, à son développement le long de la voie qui lui a été assignée par une tradition encore plus ancienne que la nôtre. C'est ce qui est aussi conforme aux lois biologiques et physiologiques de la vie, lois tellement élevées et complexes qu'elles se perdent pour nous dans les nuages du mystère, mais telles qu'il serait vain et imprudent de ne pas vouloir nous y conformer. Aussi bien, elles existent et sont plus fortes que nous; si nous les ignorons, elles agiront de la même façon, et à notre honte, pour notre grand dommage; travaillons donc avec elles, puisque leur action ne peut être que pour le bien, au profit du progrès continu et illimité du genre humain.

Nous serons alors heureux de saluer dans les populations d'Orient non plus des hommes condamnés à la décadence, mais incités à une résurrection propre et originale, dans une manifestation de force et d'élévation morale. Espérons, pour ce jour-là, que l'Italie, établie par la nature au seuil de l'Orient, aura su prendre la place qui lui convient et qui lui revient, comme une force féconde de paix, de richesse, de culture et de civilisation.

Roma.

(Traduit par M. Georges Bourgin - Paris).